

Trois bicentennaires : Hume, Condillac, Smith. Adam Smith entre le marginalisme et le marxisme

Three Bicentennaries: Hume, Condillac, Smith: Adam Smith between Marginalism and Marxism

Gérard-R. Pelletier

Volume 53, Number 1, janvier–mars 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/800711ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/800711ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, G.-R. (1977). Trois bicentennaires : Hume, Condillac, Smith. Adam Smith entre le marginalisme et le marxisme. *L'Actualité économique*, 53(1), 44–64. <https://doi.org/10.7202/800711ar>

Article abstract

It is not easy to understand why, and how, orthodox economists who do not believe either in the labor-theory or in the cost-theory of value, continue to favor Adam Smith's *Wealth of Nations*, but forget such economists as Condillac, whose value theory is nearer to theirs and whose bicentenary we also commemorate.

Adam Smith, it is submitted, is still interesting but for reasons far enough from orthodox economic theory. Smith is in fact, according to some recent interpretations, more of a welfare economist, concerned with moral values, than a partial analysis economist: his theory of value derives from ethical considerations following Hume and keeps its normative flavor throughout instead of being solely a tentative explanation of prices. Some apparently contradictory assertions about value could thus be reconciled in a unifying theory, as explained by such authors as Lindgren (1973) or Rieseman (1976).

If it is possible to reconcile many apparently contradictory views in Adam Smith's works, thanks to a more holistic approach, it is suggested that a similar approach could be applied to a more controversial economist, Karl Marx, whose career may be compared to that of Smith in many respects.

TROIS BICENTENAIRES :
HUME, CONDILLAC, SMITH
Adam Smith entre le marginalisme et le marxisme *

Nous commémorons, cette année, la mort de David Hume ; la publication de *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* de Adam Smith ; la publication de *Le Commerce et le Gouvernement considérés relativement l'un à l'autre* de Condillac. Il est étrange que l'on n'entende parler que de Smith comme père de la théorie économique moderne. Nous verrons que l'importance de Smith vient plutôt de ce qu'il évolue dans deux dimensions : à la croisée du marginalisme et du holisme, du libéralisme et du marxisme.

Selon Schumpeter¹, Jevons avait une haute opinion de Condillac parce que, contrairement à Smith, Condillac avait combattu la théorie de la valeur-coût et proposé la théorie moderne de la valeur basée sur l'utilité et la rareté. Un autre auteur, Macleod (1821-1902) à l'origine de la théorie monétaire moderne, disait que le livre de Condillac était « infiniment supérieur à celui de A. Smith »². Comme plusieurs des idées de Condillac viennent de Turgot, on a donc tendance à l'oublier au profit de Turgot. Mais, Smith aussi a connu les fameuses *Maximes* de Turgot et s'en est parfois inspiré³, mais on ne lit guère Turgot, car les manuels reprennent de façon plus rigoureuse, plus systématique et plus développée les idées de Turgot sur l'entrepreneur, la structure des taux d'intérêt, les rendements croissants et décroissants et le principe marginal⁴. Pourtant, Schumpeter est catégorique : Turgot est meilleur analyste que Smith⁵. Quant à Condillac, envisagé du point de vue de la théorie orthodoxe, non seulement il ne tombe pas dans le piège de la valeur-travail comme explication des prix, mais à l'époque de Smith, il fustige la valeur-coût de

* Des extraits des parties I et II de cet article ont été présentés au Congrès de la Société canadienne de Science économique, Sherbrooke, mai 1976.

1. *History of Economic Analysis*, pp. 175-176.

2. Cité par Schumpeter, p. 175 (notre traduction).

3. P.D. Groenewegen, « Turgot and Adam Smith », *Scottish Journal of Political Economy*, n° 3, nov. 1969, pp. 271-288.

4. Schumpeter, pp. 249 et 261.

5. *Ibidem*, p. 248.

production que les économistes attribuent généralement à Smith. « ... la valeur des choses, dit Condillac, est donc bien fondée sur leur utilité, ou, ce qui revient au même, sur l'usage que nous pouvons en faire. Or, puisque la valeur des choses est fondée sur le besoin, il est naturel qu'un besoin plus senti donne aux choses une plus grande valeur (...). La valeur des choses croît dans la rareté et diminue dans l'abondance (...). Une chose n'a pas de valeur parce qu'elle coûte, comme on suppose, mais elle coûte parce qu'elle a une valeur »⁶. Pourquoi alors néglige-t-on Turgot et Condillac, maintenant qu'on les connaît, et lit-on Smith ? A mon avis, les distingués collègues qui se sont patiemment attelés à la tâche d'explicitier les aspects purement analytiques de la théorie économique de Smith, comme c'est la tradition depuis Schumpeter⁷, devraient être un peu plus embarrassés par cette question.

Selon moi, l'histoire spécialisée de l'analyse comme l'a conçue Schumpeter s'imposait il y a vingt ou trente ans pour rendre justice à tous les précurseurs de la théorie moderne injustement oubliés et relativiser la place trop absolue accordée à Smith, Marshall et Keynes. Bien que le ratissage des anciens auteurs occupe encore plusieurs chercheurs, qui comptent y trouver de nouveaux éléments d'analyse économique tout en leur créditant des idées qui reviennent à la mode, je crois préférable, pour des peuples dominés ou dont la culture diverge encore de la culture libérale dominante, d'examiner les valeurs qu'on invoque à l'appui des régimes politico-économiques dominants chez les penseurs les plus autorisés. Deux aspects nouveaux de la recherche me semblent plus importants pour apprécier des auteurs comme Condillac, Smith et Hume.

On peut regrouper ces deux aspects nouveaux sous un même esprit, qui est la recherche du système de l'auteur ou l'intégration des divers aspects de sa pensée. Comme on tente la même chose pour Marx, cela nous amènera donc à rapprocher Marx et Smith particulièrement.

Le premier aspect, ou la première dimension, est dans l'ordre du savoir positif. Il consiste à essayer de voir l'influence des théories psychologiques, sociologiques, politiques et autres de l'auteur sur sa théorie économique. C'est la dimension scientifique multidisciplinaire qu'on rencontre chez ces auteurs polyvalents.

Le second aspect traite du normatif. Il porte sur les jugements de valeur de nature éthique, politique et méthodologique qui ont conduit l'auteur et son époque à favoriser certains points de l'analyse et à proposer certaines conceptions de la politique économique.

6. Paris, *Oeuvres Complètes*, 1798, vol. IV, pp. 14 à 22.

7. Par exemple, V. Bladen, *From Adam Smith to Maynard Keynes*, University of Toronto Press, 1974. S. Hollander, *The Economics of Adam Smith*, University of Toronto Press, 1973.

Il est important de distinguer analytiquement ces deux aspects ou dimensions pour ne pas confondre les jugements de valeur avec les réalités, mais ils sont souvent imbriqués dans les œuvres.

Si Smith et, à certains égards, son prédécesseur Hume, peuvent présenter un intérêt plus grand que Condillac, c'est paradoxalement à cause d'une théorie de la valeur plus ambiguë, et dont les aspects normatifs séduiront Karl Marx et une grande partie de la pensée contemporaine. Je veux pousser encore plus loin ma position en apparence provocante en affirmant avec Marx que c'est pour ses ambiguïtés et ses contradictions que Smith est le plus intéressant ; que ces ambiguïtés sont d'autant plus intéressantes qu'elles sortent du cadre étroit de l'analyse économique et, enfin, que cet intérêt est le plus grand lorsque des aspects normatifs sont en jeu.

Outre le problème de la valeur, riche en aspects multidisciplinaires et normatifs, j'évoquerai d'autres contradictions comme dans les effets de la division du travail et, enfin, la coexistence dans l'œuvre de Smith de deux principes normatifs fondamentaux qui semblent contraires : la sympathie et l'égoïsme.

La vue traditionnelle d'un Smith père du libéralisme, défenseur de l'égoïsme et de la concurrence, est difficile à soutenir quand la *Richesse des Nations* est replacée dans l'ensemble de son œuvre. La vision classique de la *Richesse des Nations*, premier traité d'allure scientifique sans attaches à la philosophie, ni même à la philosophie morale de Smith, est aussi mise en doute. Smith, disait-on, cherchait une mesure objective de la valeur. Il s'attacha d'abord au travail, principal facteur dans une économie artisanale, mais il ne réussit pas de toute façon à dépasser la valeur-coût de production. De là le paradoxe inexplicable de l'eau et du diamant. De là les hésitations qui placent dans l'épargne, le travail, puis, la division du travail, l'origine de la richesse. C'est l'égoïsme qui pousserait à la division du travail en vue de l'échange. La main invisible de la concurrence augmenterait l'épargne, l'investissement, la division du travail et l'opulence de tous. Enfin, il fallait le moins de taxes possibles pour ne pas diverger de ressources de l'emploi de travailleurs productifs à l'emploi de travailleurs improductifs : c'était un nouvel argument pour le laisser-faire et contre l'intervention de l'Etat.

Nous discuterons d'abord de la valeur, point capital chez Smith et controversé depuis toujours.

I — LA VALEUR

On a découvert depuis un certain temps que Adam Smith avait déjà professé les vues de Condillac sur la valeur, dans ses *Lectures* de 1762-63⁸. Comme Condillac d'ailleurs, Hutchison, le professeur de Smith,

8. H.M. Robertson, W.L. Taylor, « Adam Smith's Approach to the Theory of Value », *Economic Journal*, 1957.

avait enseigné que la valeur dépendait de l'utilité et de la rareté, faisant dépendre la rareté de la difficulté dans l'acquisition et surtout du travail. Dans les *Lectures* de 1762-63, Smith résoud même le paradoxe de l'eau et des diamants en disant : « C'est seulement à cause de l'abondance de l'eau que sa valeur ne réside que dans l'effort de l'apporter ; et à cause de la rareté des diamants (car leur usage véritable semble encore à découvrir) que ceux-ci sont si chers »⁹. On se demande alors pourquoi, dans la *Richesse des Nations*, Livre I, Chap. IV, Smith ne parle plus nommément de la rareté et de la valeur d'usage. A la suite de cette découverte, la théorie de Smith demande donc une nouvelle interprétation. On en donne une très proche de celle que les marxistes donnent de la théorie de Marx. On se demande aussi si Marx n'avait pas raison lorsqu'il parle des deux théories de la valeur de Smith dans la *Richesse des Nations*¹⁰. Mais, pourquoi donc Smith aurait-il changé ainsi de théorie de la valeur ? Marx en trouve une cause chez Hume, ami et mentor de Smith. Déjà, Locke faisait du travail la source du droit de propriété : si je travaille un morceau de bois n'appartenant à aucun particulier, ce morceau devenu œuvre d'art ou outil par mon travail m'appartient de droit. De même aussi pour la terre, si je l'ai travaillée le premier. Peut-être sous l'influence de Locke, Hume écrit dans l'essai *Of Money* qu'il faut accroître « le stock de travail dans lequel consiste tout le vrai pouvoir et la richesse ». Dans l'essai *Of Interest* il va même jusqu'à dire que « dans toutes ces transactions, il est nécessaire et raisonnable qu'une part considérable des produits et du travail appartienne aux hommes dont ils dépendent dans une grande mesure »¹¹. Smith aurait donc suivi Hume dans une théorie qui voulait, non expliquer les prix, mais expliquer la répartition selon les principes de Hume et peut-être même appliquer les principes éthiques de Hume à une théorie normative de la répartition.

On retrouve ce double point de vue dans la théorie smithienne de la « commande de travail », l'une des deux théories de Smith sur la valeur-travail. Au chapitre VI du livre I, Smith parle, dans le cadre de la société primitive, de l'échange du castor pour le daim, selon le travail pour attraper les deux sortes de gibier et le travail pour acquérir la dextérité qui permettra la capture : c'est la théorie de la valeur-travail-incorporé. Au chapitre V, juste avant, il avait parlé des commodités de la bonne vie, qu'un homme peut rarement se procurer par son seul travail, mais qu'il acquiert grâce au travail « qu'il peut commander, ou qu'il peut se permettre d'acheter ». Il déclare alors¹² :

9. Cité dans Robertson et Taylor, p. 185 (notre traduction).

10. K. Marx, *Théories de la plus-value* Éditions Sociales, vol. I, chap. 3.

11. Cité dans : *David Hume's Political Essays*, The Liberal Arts Press, 1953, p. XVII (notre traduction). Ces essais parurent en 1852.

12. *The Wealth of Nations*, Ed. Cannan, Modern Library, p. 30 (notre traduction).

La valeur de tout bien, par conséquent, pour la personne qui le possède et qui entend ne pas l'utiliser ou le consommer mais l'échanger pour d'autres biens, est égale à la quantité de travail qu'il lui permet d'acheter ou de commander. Le travail, par conséquent, est la mesure réelle de la valeur échangeable de tous les produits.

La commande de travail mesurerait donc le « stock de travail » de Hume : le pouvoir et la richesse. Qu'en est-il de la justification de ce pouvoir ? Au chapitre VI, Smith parle du seul cas où les deux théories de la valeur-travail donnent le même résultat : c'est lorsque, en économie primitive, le produit entier appartient au travailleur. Alors, la quantité de travail pour acquérir ou produire un bien est la même que la quantité de travail qu'on peut acheter ou commander en vendant ce bien. Dans les autres cas, comme une partie du produit va au capitaliste comme profit, la valeur-travail-commandé excède la valeur-travail-incorporé. On se demande pourquoi Smith y serait allé d'une telle distinction s'il ne s'agissait que d'expliquer une hypothétique économie primitive ou de chercher un étalon moins variable de la valeur entendue au sens de prix des choses.

Cette interprétation, qui ferait sortir Smith du domaine de la science pure pour le rapprocher de la théorie du bien-être et de sa propre œuvre éthique *La théorie des sentiments moraux* de 1859, rencontre de plus en plus d'adhérents.

Donald Gordon¹³ soutenait déjà, en 1959, que Smith, Ricardo et même Marx n'avaient pas proposé généralement une théorie de la valeur-travail dans le sens d'une explication des prix relatifs par la quantité de travail, mais une théorie normative de la valeur-travail expliquant des prix en valeur absolue. Comme ces prix en valeur absolue ne correspondent pas aux prix du marché, on entend par valeur-travail absolue qu'on ramenait délibérément à partir d'un jugement de valeur, la valeur de tous les produits à un nombre d'heures de travail absolu, qui représenterait, pour Smith, une certaine constance de désutilité ou de peine dans toute heure de travail, et qui distinguerait cette valeur qu'il appelle « réelle », de la valeur du marché. Pour Ricardo, il s'agit de ce qu'il appelle la « valeur absolue », qui indique « la difficulté ou la facilité » de produire une chose, et qu'il opposerait à la « valeur d'échange », qui n'indique que les prix relatifs. Le but avoué de cette réduction de la valeur au travail serait une répartition fondée sur ces unités de travail.

13. D.F. Gordon, « What was the Labor Theory of Value ? », *American Economic Review*, supplément, 1959, pp. 462-472.

Très près de cette théorie, un article plus récent (1972) de Stephenson¹⁴ suggère une explication possible de la reprise du paradoxe de l'eau et du diamant dans la *Richesse des Nations*, alors que Smith l'avait éclairci quinze ans auparavant, comme nous l'avons vu. Selon lui, Smith voulait insister sur la différence qui existe entre deux notions de valeur. Lorsqu'il met d'un côté la valeur d'échange et de l'autre, la valeur d'usage, il veut montrer par là comment les prix du marché, indiquant la valeur d'échange, sont différents parfois, comme dans le paradoxe de l'eau et des diamants, d'une autre série de prix qui seraient nos évaluations subjectives ou notre table personnelle des valeurs. La question n'est donc pas de voir avec la théorie orthodoxe comment on passe de la valeur d'usage à la valeur d'échange. C'est de voir comment, par un jugement de valeur, en particulier par le respect que nous avons pour le travail et la peine, nous attachons un prix à ce travail. Alors, la dichotomie entre valeur d'échange, le prix décidé par le marché, et la valeur d'usage, représentant nos valeurs subjectives, est l'indice d'un problème. Cette divergence entre valeur d'usage et valeur d'échange est la mesure de notre insatisfaction vis-à-vis la machine politico-économique, car elle nous indique quand la machine évalue contrairement à nos valeurs et quand le marché combat par conséquent les valeurs qu'il devrait servir pour nous.

L'explication de Marx reste davantage, en apparence, hors de la sphère éthique. Il parle des deux théories de la valeur de Smith. La première, par le temps de travail, explique l'origine de la plus-value, que la propriété privée de la terre et des autres moyens de production permet de prélever sur le travail de l'ouvrier. Smith essaie alors de décrire, derrière les apparences, le mécanisme interne du système capitaliste. Mais, en même temps, il essaie de décrire les apparences extérieures, d'où une deuxième théorie où la valeur apparaît comme la somme des rémunérations accordées aux divers facteurs de la production. Mais, quelle est donc cette réalité derrière des apparences si ce n'est un système de valeurs sous-jacent ? Car la recherche d'une mesure invariable des prix ou d'un indice stable fût-ce à travers les fluctuations des prix dues à des causes monétaires comme l'afflux d'or, ou à des fluctuations de court terme dans l'offre et la demande, ne peut conduire à la notion normative d'exploitation.

Gordon et Marx seraient donc d'un avis approché, sauf que l'argument par lequel Gordon soutient que Marx n'aurait pas soutenu aussi une théorie de la valeur-travail des prix relatifs m'apparaît non avénu. Il fonde sa prétention sur le fait que Marx aurait répudié la version du

14. M.A. Stephenson, « The Paradox of Value : A suggested Interpretation », *History of Political Economy*, vol. 4, 1972, pp. 127-140. Voir aussi : N. Rosenberg, « Some Institutional Aspects of the Wealth of Nations », *Journal of Political Economy*, vol. 68, 1960, p. 560.

livre I du *Capital* par le livre III. Or, nous savons que ce sujet avait été traité au livre III avant la rédaction définitive du livre I. Mais la version du livre III pourrait bien indiquer chez Marx la sorte de double point de vue qu'il avait relevée chez Smith.

La dichotomie se retrouve aussi dans les vues opposées de Smith sur les bienfaits et les méfaits de la division du travail. Mais la distinction valeur d'usage, valeur d'échange, pose une autre difficulté quant à la distinction entre travail productif et travail improductif.

II — LA DIVISION DU TRAVAIL

A la lumière de la distinction valeur d'usage, valeur d'échange, en effet, il devient difficile d'apprécier ce que Smith peut entendre par travail productif et travail improductif. Si, comme on le pense généralement, le travail productif introduit de nouvelles valeurs d'échange, le fait de plaider pour une diminution du travail improductif (l'Etat, les fonctionnaires) pourrait en même temps être un plaidoyer en faveur des valeurs d'échange au détriment des valeurs subjectives : soutien des miséreux, plus de protection, justice plus efficace, etc. Mais si les marchands sont eux aussi productifs, Smith pense, non en termes physiques de travail, mais en termes de balance commerciale favorable qui couvre leur entretien, ce qui semble contredire la valeur-travail absolue au profit de la valeur-coût.

Dans la même veine de réflexions, on peut aussi voir une contradiction entre les bienfaits de la division du travail, qui augmente considérablement les valeurs d'échange de même que le surplus qu'on peut tirer du commerce, et les méfaits de cette division du point de vue des valeurs humaines : comportement répétitif mécanique menant à l'idiotie, perte d'intérêt à l'activité et à la vie, agissements immédiats éloignés des véritables buts de l'activité humaine. Smith défend en effet ces deux vues contraires dans la *Richesse des Nations*, le « pro » dans le livre I, chapitres 1 et 2, le « contra », au livre V, chapitre 1, troisième partie. Contrairement à l'allure générale de ce chapitre, il va jusqu'à proposer un système étatique d'éducation pour assurer une culture moins utilitaire. E.G. West¹⁵ est alors remonté jusqu'aux *Lectures* de 1760-63 pour montrer que Smith a toujours soutenu ces deux vues opposées à la fois. West distingue alors la vision « sociologique », analogue à notre valeur d'usage, qui serait celle du livre V de la *Richesse des Nations* et de la *Théorie des Sentiments Moraux* de 1759. La vision « économique », du livre I de la *Richesse des Nations* et des *Lectures* de 1760 à 1764,

15. E.G. West, « Adam Smith's Two Views on the Division of Labour », *Economica*, vol. 31, 1964, pp. 23-32.

correspondrait à la valeur d'échange. Le débat qui se continue sur le sujet¹⁶ ne semble pas modifier substantiellement cette conclusion.

C'est d'ailleurs dans l'étonnant livre V que Rosenberg¹⁷ découvre plusieurs arguments de Smith contre une division du travail qui irait jusqu'à séparer la propriété du management. Il y a sans doute là une aversion de la grande propriété terrienne et une protestation contre l'absentéisme des nobles. Et la sorte de taxe sur l'absentéisme que Smith propose en est la confirmation. Mais, il y a plus ; il s'insurge aussi contre les sociétés par actions et favorise le petit propriétaire-gestionnaire. S'agit-il là d'un argument plutôt d'ordre moral ? Voit-il là le bonheur ? Est-ce une hypothèse sur les conditions de la plus grande efficacité économique uniquement ? Il me semble que c'est encore en maintenant ensemble ces trois questions et en pesant les réponses d'ordre moral ou utilitariste contre la réponse de l'efficacité économique maximale que l'on est le plus près du Smith le plus intéressant : il nous indique où nous avons un choix à faire entre diverses valeurs. Vouloir soutenir trop exclusivement la thèse que Smith ne croyait pas à la valeur-travail et qu'il approuvait toutes les différenciations de fonctions comme découlant de la division du travail, y compris la division entre l'épargne et le travail, ainsi que Taylor l'écrit¹⁸, nous donne un Smith peu profond et encore plus incohérent.

L'interprétation que nous avons suivie jusqu'ici montrerait donc un certain rapprochement avec la position de Marx, qui écrivait dans *Les Théories sur la plus-value*¹⁹ :

« Dans les contradictions d'Adam Smith il y a ceci d'important : elles contiennent des problèmes qu'il ne résout certes pas, mais qu'il formule par le fait qu'il se contredit. La justesse de son instinct sous ce rapport ressort au mieux du fait que ses successeurs adoptent tantôt l'un, tantôt l'autre terme de l'alternative ».

La principale différence entre Marx et les auteurs actuels dont je me suis inspiré semble résider en ceci. Pour Marx, l'œuvre de Smith serait du domaine de la science positive, mais elle comporterait deux modèles en même temps, dont l'un voudrait décrire les ressorts cachés du système capitaliste et l'autre, donner la logique des apparences seulement, d'où les contradictions parfois. Cette double définition de la science n'est généralement pas acceptée des économistes. En effet, con-

16. N. Rosenberg, « Adam Smith on the Division of Labour : Two Views or One ? », *Economica*, vol. 32, 1965, pp. 27-34. R.L. Mark, A.S. Skinner, « The Development of Adam Smith's Ideas on the Division of Labour », *Economic Journal*, déc. 1973, pp. 1094-1116.

17. N. Rosenberg, « Some Institutional Aspects of the Wealth of Nations », *Journal of Political Economy*, vol. 68, 1960, pp. 557-570.

18. O. Taylor, *A History of Economic Thought*, pp. 106-110.

19. K. Marx, *Théorie sur la plus-value*, pp. 4-60.

trairement à la définition d'Aristote et de Hegel, reprise par Marx, et selon laquelle les relations entre phénomènes ne sont qu'illusoires alors que la réalité est en dessous des apparences, la définition moderne de la science, reprise par les économistes, se restreint aux relations entre phénomènes et les théories sont considérées comme des hypothèses provisoires de l'esprit. Ce qui est la réalité sous les apparences pour Marx, l'exploitation, l'aliénation, est un système normatif pour les économistes. Ils voient donc chez Smith un système normatif et un système positif. L'ambiguïté viendrait de la confusion entre les aspects éthiques et les aspects positifs, dans la théorie de la valeur, notamment.

Cette ambiguïté est évidemment décuplée si l'on n'accepte pas la présence simultanée des deux points de vue, si l'on veut forcer le texte selon un seul point de vue, et si, de plus, on veut unifier tout l'œuvre de Smith, notamment la *Richesse* et les *Sentiments Moraux*. Comme on n'a pas de technique pour jongler à la fois avec de l'éthique et du positif d'une façon scientifique, on a tendance à tout ramener à une théorie positive cohérente, le Smith traditionnel, ou à un Smith moralisant uniquement, celui des *Sentiments Moraux*.

Entre ces deux œuvres, il semble y avoir tant de différences que si l'on veut analyser la *Richesse des Nations* à partir des principes des *Sentiments Moraux*, on peut arriver, comme Lindgren récemment, à soutenir que Smith n'était fondamentalement ni pour la concurrence, ni pour l'égoïsme, ni pour l'utilitarisme, qu'il était loin d'être aussi matérialiste qu'on pense et que sa *Richesse des Nations* était un livre de morale opposé à la morale des hommes d'affaire²⁰.

III — SYMPATHIE ET ÉGOÏSME : LE SYSTÈME

Pour sortir des contradictions entre la *Richesse des Nations* et la *Théorie des Sentiments Moraux*, des économistes ont eu tendance à sous-estimer les œuvres antérieures à la *Richesse des Nations* et à exposer le point de vue de la plus grande efficacité via le libéralisme et l'égoïsme. On connaît de plus en plus, surtout chez les philosophes, une tendance inverse à interpréter la *Richesse des Nations* à partir de la philosophie de la *Théorie des Sentiments Moraux*. On fait alors valoir que l'égoïsme du boulanger et du boucher, prôné cyniquement au début de la *Richesse des Nations*, est incompatible avec l'élévation morale de Smith et qu'il faut l'interpréter autrement. Viner, Taylor, Cropsey et Macfie auraient plutôt tendance à l'économisme²¹. Anspach, en partie

20. J.R. Lindgren, *The Social Philosophy of Adam Smith*, La Haye, 1973.

21. Viner, « Adam Smith and Laissez-faire », *Journal of Political Economy*, 1927. Taylor, *A history* ; J. Cropsey, *Polity and Economy : an Interpretation of the Principles of Adam Smith*, 1957. A.L. Macfie, « Adam Smith's 'Moral Sentiments' as Foundation for his Wealth of Nations », *Oxford Economic Papers*, N.S., 1959, pp. 209-228 ; « Adam Smith's Theory of Moral Sentiments », *Scottish Journal of Political Economy*, 1960-61, pp. 12-27.

Gee, mais sûrement Lindgren, favorisent davantage la tendance multidisciplinaire et éthique de la *Théorie des Sentiments Moraux*²².

La recherche d'un système unifié est encore plus tentante pour Smith et Hume que pour Condillac.

Condillac est passé de sa psychologie à la science économique sans s'attarder aux aspects éthiques et politiques au même titre que Smith et surtout Hume. Sa psychologie, qui fait sortir des sensations de chaque individu l'origine des connaissances, se soudait bien à la théorie de la valeur moderne, basée elle aussi sur l'utilité subjective des individus et la rareté. Comme pour les modernes, sa théorie économique se voulait spécialisée et différente de la politique, de l'éthique ou de la sociologie. De plus, comme la science de Newton, sa science ne cherchait plus une nature ou une beauté intrinsèques derrière les apparences, mais elle essayait simplement de relier entre elles les données du sensible. La distinction des physiocrates entre travail productif et improductif, que Smith et Condillac reprennent pour affirmer que les marchands contribuent à la valeur des produits et sont par conséquent productifs, semble plus naturelle chez Condillac, qui veut expliquer les prix, que chez Smith, qui met davantage l'accent sur les coûts réels de production physique et le labeur, selon les uns, qui attache plus d'importance que Condillac à la production de valeurs humaines, selon les autres.

Hume a lui-même écrit que ses œuvres formaient un tout intégré. Son système est vaste et susceptible de contradictions car il touche à toutes les sciences humaines et à l'éthique. Editeur des écrits économiques de Hume, Rotwein²³ a insisté sur cette interdépendance de tous les aspects de l'œuvre de Hume. Ainsi, les deux premiers livres du *Traité de l'Entendement humain* chercheraient analytiquement des éléments et relations communs à tous les êtres humains. Une seconde phase, synthétique celle-là, de l'œuvre de Hume établirait comment l'environnement semble altérer les comportements naturels de l'homme. Les lois ainsi découvertes formeraient ce qu'on appelle maintenant les sciences de l'homme et que Hume nomme les « sciences morales ». Comme chez Condillac, la psychologie a donc la place fondamentale dans les sciences de l'homme. L'histoire viendrait ensuite pour voir comment ont évolué les tendances naturelles selon la conjoncture. L'activité économique est

22. R. Anspach, « The Implications of the 'Theory of Moral Sentiments' » for « Adam Smith's Economic Thought », *History of Political Economy*, vol. 4, 1972, pp. 176-207 ; J.M.A. Gee, « Adam Smith's Social Welfare Function », *Scottish Journal of Political Economy*, nov. 1968, pp. 283-300 ; J.R. Lindgren, *The Social Philosophy of Adam Smith*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1973. Un livre récent de David A. Reisman, *Adam Smith's Sociological Economics*, Harper & Row, 1976, serait, semble-t-il, dans cette veine.

23. E. Rotwein, « David Hume as an Economist », *Political Economy, A Historical Perspective*, éd. par H.C. Recktenwald, Londres, Collier-Macmillan, 1973, et « David Hume », *International Encyclopedia of the Social Sciences*, New York, 1968.

une sorte de jeu dont les règles se sont développées en faveur de la réalisation des potentialités individuelles. Mais comment l'égoïsme peut-il être social ? On trouve déjà chez lui un essai de conciliation entre sympathie et égoïsme qui inspirera Smith. Hume, mais pas Smith, est à l'origine de l'utilitarisme moderne. Cependant, l'utilitarisme n'est pas pour lui le calcul de la plus grande utilité pour le plus grand nombre, mais un acte est utile s'il est un moyen en vue d'un bien social ultérieur. Hume rejette l'idée d'un bien commun rationnel et part carrément des intérêts privés qu'il essaie ensuite de concilier par l'approbation ou la désapprobation de la société. Comment fonctionne cette approbation ? En plus de l'égoïsme et de la coutume, Hume suggère la sympathie. La sympathie cesse d'être uniquement un sentiment de bienveillance pour devenir un mécanisme par lequel je me place en imagination dans la situation d'un autre pour voir ce que je ressentirais si j'étais dans son cas. Une sorte de sens moral naturel ou un sentiment artificiel, né de la vie en société, me font alors approuver ou désapprouver une action ou une attitude que je regarde ainsi en spectateur. Une telle théorie est apte à prôner la responsabilité individuelle et des ententes collectives de gré à gré basées sur cette responsabilité. L'Etat est beaucoup plus difficile à justifier, car il n'apparaît pas comme une émanation immédiate des volontés individuelles. Hume rejoint donc les physiocrates pour prôner le libéralisme. Ce libéralisme devrait favoriser l'effort personnel et la monnaie ne devrait pas être source d'accumulation de fortune mais seulement un lubrifiant pour permettre aux transactions de donner à chacun le fruit de son travail. Hume, selon Schumpeter²⁴, serait alors le premier à s'être aperçu que la quantité de monnaie dans un pays n'était pas un facteur essentiel, même économique.

Smith eut à pousser plus loin l'analyse des sentiments moraux de Hume car ce dernier aboutissait paradoxalement à des lois morales très conservatrices. Il abandonna parfois complètement le sens de bienveillance qui était rattaché au terme « sympathie » par Hume. Même le terme moderne d'« empathie » ne semble pas convenir. Selon l'empathie, on devrait alors ressentir, d'après Lindgren²⁵, une certaine approbation pour les actions des autres en s'imaginant à leur place, alors que la sympathie de Smith peut très bien nous rendre le prochain antipathique. De plus, en nous faisant vivre les sentiments de l'autre, l'empathie recrée la situation de l'autre en nous comme pré-requis à un jugement moral, alors que pour Smith la sympathie est déjà constituante de la morale. La sympathie de Smith consiste à nous mettre dans la situation de l'autre, mais non dans ses sentiments, de sorte que nous puissions comparer en spectateur impartial et bien informé nos sentiments aux siens et les juger. Le spectateur impartial et bien informé de

24. Schumpeter, *History...*, p. 316.

25. *The Social Philosophy of Adam Smith*, pp. 21-23.

Smith a un critère rationnel de jugement : la propriété ou adéquation de l'action, au lieu que ce soit l'utilité comme chez Hume. Même sans être utile à la société, une action force notre admiration, soit parce qu'elle correspond à des aspirations élevées de la nature humaine, soit parce qu'elle nous semble appropriée au besoin ou au but qu'elle remplit. Dans ce dernier cas cependant, la « propriété » de Smith semble recouvrir l'utilité comme la définit Hume.

Il peut donc y avoir conflit entre intérêts personnels ou égoïsme, d'une part, et avis du spectateur impartial et bien informé de la propriété d'une action, d'autre part. C'est là la source d'un conflit majeur entre la *Richesse des Nations* et la *Théorie des Sentiments Moraux*.

L'économisme consiste à réduire d'abord au minimum les jugements de valeur, embarrassants dans une œuvre à prétention scientifique. C'est ce que fait Gee en se basant sur une phrase des *Sentiments Moraux* dans laquelle Smith avertit que son ouvrage ne s'occupe pas du devoir-faire, du bien ou du mal, mais de faits, c'est-à-dire de voir comment les hommes jugent des actions²⁶. L'approche multidisciplinaire consiste à voir comment certaines dispositions ou habitudes, dites vertus, agissent sur les variables économiques et le bien-être, et, inversement, comment la richesse ou le bien-être influencent à leur tour les dispositions morales. C'est certainement un genre de recherche intéressant pour la société actuelle qui remet en cause toutes les échelles de valeurs.

Smith serait d'avis que les trois habitudes qu'il juge stratégiques : la bienfaisance, côté pratique de la bienveillance, la justice et la prudence favorisent l'enrichissement et le bien-être. La première nous assure de l'estime de la conscience sociale ou spectateur impartial, ce qui rend l'homme plus heureux. De plus, la bienveillance facilite les contacts et les transactions en nous assurant que la justice et la confiance réciproque régneront. Moins il y aura de justice, moins il y aura de coopération entre les hommes et le commerce en sera affecté. La prudence, enfin, est cette habitude morale qui prédispose le plus à l'épargne et, par conséquent, à l'investissement. Alliée à la bienfaisance, elle est moins susceptible de verser dans l'avarice ou l'inaction timorée. Comment la bienfaisance vient tempérer son contraire, l'égoïsme, c'est sans doute grâce à la prudence : aidons, on ne sait jamais... et grâce au spectateur impartial.

Une interprétation plus économiste place plutôt au centre de la motivation le « flegmatique amour de soi » (*Cold Self Love*) de Smith, un amour de soi tempéré par la prudence et le spectateur impartial. L'égoïsme réfléchi recherche même l'assentiment d'autrui, d'où la vanité comme moteur de l'activité économique. La « main invisible » ou l'Architecte de l'Univers des stoïciens (Smith a utilisé les deux notions),

26. Gee, p. 286.

fait tourner les égoïsmes et la vanité en faveur d'un plus grand bien-être pour tous. Les vaniteux travaillent à accumuler les biens matériels, les envieux entrent dans la concurrence, les richesses s'accumulent et les bonnes gens en jouissent tout en voyant la nécessité de maintenir la vertu contre le vice enrichissant. Macfie²⁷ remarque que cette interprétation de la « main invisible » a l'inconvénient d'être assez cynique cependant ! Bien sûr, il est encore plus simple d'avancer que pour Smith, concurrence et égoïsme²⁸ sont bien, que la vanité n'est qu'un défaut résiduel que les lois et la constitution ne peuvent effacer, mais un défaut bénin, somme toute. Macfie trouve même dans les *Sentiments Moraux* certains passages qu'il interprète comme favorables à la vanité, car ce défaut conduit à rechercher l'estime d'autrui et peut se changer en magnanimité²⁹. Quant à l'égoïsme, il s'agit d'établir une barrière somme toute élastique, entre le défaut : l'égoïsme et la vertu : l'amour de soi, pour le faire mieux accepter. Ensuite, l'amour de soi se présente comme la base de l'amour d'autrui.

Nous avons parlé d'une démarche inverse, qui devrait aussi permettre au bien-être et à la richesse de renforcer la vertu, si l'on veut une intégration plus harmonieuse des deux œuvres dans le sens de la *Richesse des Nations*. A vrai dire, il n'est pas facile de savoir ce que Smith pensait vraiment à ce sujet à cause de ses flottements. D'une part, il affirme dans les *Sentiments Moraux* que notre disposition à admirer les grands et les riches et à mépriser la pauvreté conduit à la corruption de nos sentiments moraux³⁰. D'autre part, il écrit que nous ne pouvons comprendre les autres ni avoir de sympathie pour eux si nous-mêmes ne sommes pas sortis de la misère. Il affirme aussi que le spectateur impartial est beaucoup plus prompt à comprendre et apprécier la joie des uns que la misère gênante des autres. Vu notre désir d'approbation par les autres, la pauvreté aura un effet déprimant sur ceux qui en souffrent car les pauvres ne sont appréciés ni des autres pauvres ni des riches. De plus, le manque de compréhension de la société peut conduire à condamner le pauvre. Dans la *Richesse des Nations*, Smith parle (partie I, chap. VIII) des réactions d'une violence choquante de la part des travailleurs, cependant que les patrons invoquent pour eux le droit. Non seulement la pauvreté diminuerait-elle le bien-être moral, elle conduirait de plus au remords des actes qu'elle oblige à poser. Ce remords serait le plus terrible des sentiments moraux selon Smith.

Jusqu'à un certain point, on pourrait donc penser avec Gee que la prospérité et la vertu sont dans une certaine mesure concomitantes et

27. Macfie, *Adam Smith's Theory of Moral Sentiments*, op. cit., p. 23.

28. Macfie, *Adam Smith's Moral Sentiments as Foundation for his Wealth of Nations*, op. cit., pp. 227-228. Anspach, *Smith's Theory of Moral Sentiments*, p. 195.

29. Macfie, *Adam Smith's Moral Sentiments as Foundation...*, op. cit., p. 221.

30. Partie I, Section III, chap. III de la 6^e édition.

que Smith, comme Pigou, croit que le bien-être matériel est généralement utile au bien-être moral.

Si, maintenant, au lieu d'amenuiser les différences entre la *Théorie des Sentiments Moraux* et la *Richesse des Nations* au profit de ce dernier ouvrage nous le faisons au profit du premier ? Rappelons que Smith a produit six éditions de la *Théorie des Sentiments Moraux*, dont la dernière en 1790. Il avait eu amplement le temps d'amener les vues des deux ouvrages à concorder. C'est ce qui pousse plusieurs auteurs à rechercher dans les *Sentiments Moraux* la base éthique et multidisciplinaire de la *Richesse des Nations*, ouvrage plus spécialisé. Déjà, Gee nous a servi pour voir combien Smith allait plus loin que la prospérité matérielle et envisageait vraiment un bien-être plus général, englobant une dimension morale : une bonne conscience, et une dimension sociale : l'approbation par la société. Smith aurait ainsi imaginé une fonction sociale de bien-être à plusieurs dimensions dont ces jugements de valeurs ultimes viendraient du bienveillant dictateur à la Bergson qui serait le Grand Architecte des stoïciens.

Hume était peut-être plus intéressant à deux points de vue. Du point de vue éthique, il maintenait la nécessité de la sympathie vue comme sentiment de fraternité, ce qui a encore une grande importance pour beaucoup d'hommes. Du point de vue social enfin, il recherchait plutôt les causes de nos règles sociales et de la régularité de nos comportements dans notre avantage individuel ou collectif, cependant que l'utilitarisme, encore fort à la mode dans la philosophie anglo-saxonne et la théorie économique, trouvait chez lui une définition et une exposition intéressantes.

Anspach et surtout Lindgren vont plus loin et réinterprètent la *Richesse des Nations* à partir des *Sentiments Moraux*. Anspach affiche la phrase liminaire célèbre des *Sentiments Moraux* où Smith écrit que « quel que soit l'égoïsme qu'on suppose à l'homme, il y a de toute évidence quelques principes dans sa nature qui le font s'intéresser au sort des autres au point d'être dépendant de leur bonheur, même s'il n'en tire pas d'autre avantage que la contemplation de ce spectacle »³¹. Lindgren va jusqu'à affirmer que tout l'œuvre de Smith s'inscrit dans le courant de la philosophie morale, que Smith « développa une stratégie concrète et pratique d'organisation pour préserver l'intégrité morale de la société sans sacrifier substantiellement l'efficacité économique et qu'il fit un pas de géant pour persuader le pouvoir de sa stratégie »³². L'aspect normatif est ici réintégré puissamment et Lindgren remonte même aux premiers *Essais philosophiques* de Smith, qu'il a d'ailleurs édités, pour présenter une interprétation qui soit conforme à la méthode et à la vision

31. Anspach, p. 176 (notre traduction).

32. Lindgren, p. XIV (notre traduction).

globale de Smith lui-même. Son interprétation serait d'ailleurs dans la ligne des travaux les plus récents. Voyons-en les grands traits.

Anspach distinguait déjà chez Smith deux types de sympathie. L'un est relié au changement de situation avec l'autre qu'on imagine pour juger si l'action de l'autre nous semble appropriée à sa situation. L'autre type consiste à ressentir les mêmes sentiments selon notre point de vue que l'autre personne ressent dans sa situation. Lindgren parle de deux sortes de sympathie dont la première est de nature esthétique et juge de la propriété de l'action de l'autre cependant que la seconde réintègre la position morale et plus affective de Hume et consiste à vibrer à notre façon en harmonie avec les sentiments de joie ou de tristesse de l'autre. Le sentiment moteur de toute l'œuvre smithienne consiste alors dans la paix de l'esprit qui vient de la conviction d'agir comme il se doit et d'être reconnu comme agissant ainsi. La propriété d'une action est donc double elle aussi ; elle se juge selon des critères esthétiques lorsqu'on voit qu'une action correspond bien à la situation ou au but concernés et elle se juge d'une façon morale et sociale lorsque l'action est comparée aux désirs de la société. En résumé, une bonne action est reconnue telle par la société en même temps que par nous-mêmes. C'est la bienveillance qui nous pousse à accomplir des actions qui seront justes et en même temps appréciées par notre entourage, auquel elles profitent.

Toute l'économie politique, une branche de la justice, est orientée vers les moyens de promouvoir cet état bienheureux de l'âme ; c'est un traité appliqué de morale. Loin de favoriser l'égoïsme, Smith le prend comme une donnée du problème. Devant l'égoïsme, il ne reste, dans une société régie par la mode, que la concurrence des égoïsmes pour assurer quand même une certaine efficacité sociale. Cette efficacité devrait tendre à la prospérité, qui se mesure par la somme de travail que l'on peut mettre en œuvre ou commander dans l'économie. Dans une société juste, les coutumes sont toutes jugées admises ou rejetées par la population, de sorte que les échanges se font entre égaux et selon la capacité de travail mise en œuvre dans les produits. Nos sociétés doivent, en fait, tenir compte du fait que ce n'est plus la commande de travail qui est la mesure des prix, mais cette commande plus une rente aux aristocrates, plus un profit aux intermédiaires, en plus de ce qu'il faut pour maintenir le capital intact. C'est tout cela qu'on appelle le coût de production. Cela ne tient pas compte des hausses des prix sur le marché, dues à des facteurs temporaires.

Lindgren nous amène presque dans les bras du jeune Marx en reconnaissant que, pour Smith, la valeur et les prix divergent, à cause de diverses injustices ou anomalies. Smith parle d'impropriété ou de déplacement des goûts à partir des besoins naturels vers la vanité ou l'amour des babioles pour elles-mêmes, qui causent plus de tracàs qu'elles n'apportent d'utilité. Ce déplacement des valeurs se traduit aussi par

« la rapacité » de la ploutocratie terrienne et marchande qui a fait des échanges un lieu de haine et de combat. Cette divergence entre prix et valeurs est aussi étudiée dans le *Capital* de Marx dans ce qu'on appelle le problème de la transformation.

Smith se serait élevé contre la politique des mercantilistes qui tournaient la politique extérieure comme les douanes en faveur des marchands, lesquels prétendaient voir dans la balance commerciale la richesse des nations. Si le travail, au lieu de la monnaie, est la vraie richesse, on a une théorie plus générale, car elle s'applique aussi aux économies de troc. Cette théorie est plus cohérente car elle ne confond pas le moyen, l'argent, avec la fin, l'échange des diverses sortes de travail. La richesse était donc civilisée en travail et c'est le travail qui était approprié à la légitimation du pouvoir économique. Voilà pourquoi le pouvoir devait rester près de ceux qui travaillaient.

Mais, comment peut-on expliquer que tant de générations de lecteurs et de commentateurs se soient ainsi fourvoyés sur le sens des œuvres de Smith ? Smith ne peut-il pas être accusé de duplicité ? D'après la méthode même d'enquête qui viendrait de Smith, ce dernier distingue deux styles d'argumentation : le style didactique, qui montre les deux côtés de la question avec leur force respective, puis, le style rhétorique, qui essaie de prouver une proposition en argumentant pour le seul côté à prouver et en laissant l'autre dans l'ombre³³. Smith aurait utilisé le style rhétorique dans la *Richesse des Nations*. Voulant partir du terrain même de ceux qu'il voulait imperceptiblement mais sûrement convaincre, pour changer la politique économique selon ses vues, il donnerait l'impression superficielle d'approuver cela même qu'il critique. Sa faute serait donc une incroyable naïveté.

La récompense de pousser encore plus loin la thèse « welfariste » et éthique que l'on retrouve de Morrow³⁴ à Anspach et autres, c'est d'abord, selon Lindgren, de donner une interprétation de la *Richesse des Nations* où l'on trouve beaucoup moins de contradictions au sein de l'œuvre même. La théorie de la valeur-travail, la dichotomie entre valeur d'usage et valeur d'échange, la distinction entre travail productif et improductif, les réserves de Smith sur les habitudes commerciales de son temps, tout cela devient plausible. De plus, l'œuvre entière de Smith acquiert une envergure beaucoup plus grande du fait de l'harmonisation d'ouvrages différents et dont la complémentarité se trouve prouvée.

Mais peut-on mettre ainsi sur le même pied que les *Sentiments Moraux*, qu'il a pu réviser juste avant de mourir, les premiers essais philosophiques ? Si oui, n'est-ce pas là nier que Smith ait pu évoluer ? Et cette évolution ne semble-t-elle pas, selon Anspach du moins, rap-

33. Lindgren, *op. cit.*, p. 83.

34. *The Ethical and Economic Theories of Adam Smith*, New York, Longmans, Green, 1923.

procher la révision de 1790 des *Sentiments Moraux* de l'égoïsme de la *Richesse des Nations* ? En effet, Smith ajoute alors une discussion de la bienveillance et de la sympathie universelles professées par les anciens stoïciens où il leur reproche l'erreur de rêver que l'on puisse agir avec bienveillance avec une humanité abstraite et générale. Il conclut qu'il appartient plutôt à l'homme de soigner « son propre bonheur, celui de sa famille, de ses amis, de son pays »³⁵.

IV — LES EFFETS DU « PROBLÈME SMITH »

Ainsi, Smith nous pose un problème spécial que ni Condillac ni Hume ne posent à un tel point. Ce que les historiens allemands de la pensée appelaient déjà « Das Adam Smith Problem » dès la fin du siècle dernier est encore et demeurera probablement en partie insoluble. A cause de cela, il sera toujours difficile d'évaluer la véritable stature intellectuelle de Smith. Parlant de l'époque de Smith, Schumpeter salue les *Sentiments Moraux*, « avec la possible exception de l'exploit de Shaftesbury, comme devant être placé loin devant l'accomplissement de quiconque »³⁶. Mais il a si peu d'admiration pour la *Richesse des Nations* que, évoquant des *Essais philosophiques* antérieurs de Smith, il écrit que « si ce n'était de l'évidence factuelle, personne ne créditerait l'auteur de la *Richesse des Nations* de la capacité de les écrire »³⁷ ; et plus loin : « *La Richesse des Nations* ne contient pas une seule idée analytique, un principe ou une méthode qui fût entièrement du neuf en 1776 »³⁸. Cette opinion laisse songeur, surtout si l'on sait que l'ouvrage *Les Sentiments Moraux* est apparu très tôt comme une œuvre trop rhétorique, creuse en somme, par rapport aux grands philosophes comme Hume et surtout Kant, même si Smith a pu influencer Kant. Cependant, la *Richesse des Nations* n'a jamais perdu sa popularité, faisant donner à Smith le titre de père de l'économie politique anglaise, même s'il était Écossais !

On peut donc mettre aussi en doute les interprétations de Smith que j'ai avancées ici. On pourrait même dire que chaque époque a recherché dans les contradictions de Smith la partie de l'alternative qui correspondait à ses propres valeurs, d'où la popularité tenace de notre auteur. La recherche des valeurs sous-jacentes aux théories même d'allure scientifique, les conséquences de ces valeurs sur la vie politique s'inscrivent sans doute dans les modes de pensée contemporaine, à la recherche de valeurs.

Indépendamment de la stature réelle de Smith, le « problème Smith » s'avère aussi en grande partie le « problème Marx », quelle que soit

35. Cité par Anspach, p. 195.

36. *History...*, p. 129 (notre traduction).

37. *Ibid.*, p. 182.

38. *Ibid.*, p. 184.

par ailleurs l'opinion de Marx sur Smith. Les tentatives d'interprétation de plus en plus totalisante de Smith nous font davantage apprécier Smith à cause d'un niveau d'analyse qui lui convient mieux. Si l'histoire de l'analyse créditée à Marx quelques trouvailles analytiques comme l'essai d'application de la dérivée à la notion de rente, l'invention de catégories macro-économiques, la vision d'une tendance à l'aggravation des crises et de la concentration, Marx est encore plus méconnu que Smith par l'ensemble des économistes. Comme pour Smith, se pose à propos de Marx le double problème de réconcilier des œuvres philosophiques normatives avec des œuvres économiques d'allure positive et des écrits de jeunesse avec des écrits de maturité. La méthode analytique n'a donné que des résultats partiels et souvent négatifs dans l'interprétation des deux auteurs ; tout progrès dans une méthode plus synthétique d'évaluation de Smith ne peut que contribuer à une meilleure intelligence de Marx.

Par ailleurs, s'il est vrai que les progrès dans l'interprétation de Smith nous aideront à mieux comprendre Marx, l'interprétation de la valeur chez Smith que j'ai exposée ici à la suite de Robertson et Taylor, Gordon et Stephenson, se rapproche beaucoup de celle que l'on retrouve sous la plume d'auteurs marxistes pour expliquer la théorie de la valeur de Marx, par exemple chez Dobb³⁹.

La principale différence d'interprétation soulève le problème majeur des relations entre savoir positif et théorie normative. Ce problème a sans doute frappé le lecteur dès la présentation des diverses théories de la valeur dans mon texte. Je vais donc terminer par quelques considérations sur ce sujet.

Lorsqu'on écrit que Smith, Ricardo et Marx recherchaient une mesure absolue de la valeur en adoptant la valeur-travail, dans laquelle ils supposent que la peine ou l'effort d'une heure de travail est une donnée physiologique à peu près constante, pourquoi prétend-on qu'il s'agit là d'un jugement de valeur ou proposition normative ? N'est-ce pas simplement une appréciation d'une donnée factuelle qu'il est du domaine de la science de vérifier ? Lorsque les astronomes évaluent la distance d'un astre à partir de maigres suppositions, doit-on en conclure nécessairement qu'il s'agit là d'un jugement de valeur ? Les jugements de valeur relèvent de domaines où la vérification empirique ne vaut pas : l'esthétique, avec le beau et le laid, l'éthique, avec le bien et le mal, la logique, avec les règles du discours correct et incorrect. A mon avis, on confond souvent les motifs qui ont amené le choix de la mesure avec la mesure elle-même. Si l'on pense qu'il faut mesurer la valeur en heures de travail parce que cette forme de coût est une relation pénible qu'on

39. M. Dobb, *Political Economy and Capitalism*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1937, chap. I.

devrait éviter de s'imposer entre frères, on fait certes un jugement de valeur, exactement comme lorsqu'on veut assurer une sorte d'efficacité économique qui prend comme barème le prix fixé par l'offre et la demande. On trouve de ces jugements de valeur à l'origine de toutes les recherches scientifiques : pourquoi observer Mars ? pourquoi choisir d'analyser tel microbe ? pourquoi la valeur-travail ? Dans ces cas, la seule erreur dont on puisse accuser le chercheur est dans l'adéquation de sa recherche avec le jugement de valeur qu'il met de l'avant : a-t-il raison de ramener les prix à des heures de travail pour combattre un mal qu'il définit pauvreté ou exploitation ?

Il y a d'autres jugements de valeur que fait la science. Ainsi, lorsqu'elle préfère une explication simple à une explication complexe pour les mêmes phénomènes, ce qu'on appelle le principe d'Occam. Lorsqu'elle préfère une relation entre phénomènes observables à une relation entre un phénomène observable et un principe abstrait ou une fiction de l'imagination comme le phlogistique avant l'avènement de la chimie moderne. Un sous-cas est le principe de Hume, par lequel on préfère une relation entre phénomènes observables à une relation supposée positive entre un fait positif et un jugement de valeur.

Une fois que Smith, Ricardo et Marx ont décidé qu'ils recherchaient une mesure invariable de la valeur et qu'il leur apparaissait que l'effort humain d'une heure de travail est la meilleure approximation de cette mesure, car les prix fluctuent trop en fonction de la quantité de monnaie et des conditions climatiques, il appartient à la science de dire si cette mesure est ou non la mesure la plus invariable de ce que l'on veut mesurer. Si, comme l'expriment certains marxistes comme Denis, on soutient que les heures de travail expliquent le mieux les prix en longue période, compte tenu de la technologie du moment, c'est aux procédés scientifiques acceptés de dire s'ils ont tort ou raison, sinon, d'expliquer pourquoi il en est ainsi ou pas, en attendant une mesure plus précise. C'est là une hypothèse d'ordre scientifique, non de l'ordre des disciplines normatives.

La grande difficulté avec nos interprétations de Smith et de Marx vient de ce que la valeur-travail sert une double fonction, scientifique et normative, selon des proportions difficiles à définir. Il est sûr que Marx veut une révolution prolétarienne et que c'est là un jugement de valeur, comme il y en a à la base de toute action ou proposition d'action. Si le prolétaire s'est fait voler une partie de la valeur de son produit on peut s'exprimer ainsi à cause d'une définition normative de la valeur qui n'inclut que le travail, lequel doit appartenir en justice au travailleur.

Smith pense peut-être aussi cela, comme nous l'avons déjà exprimé. La distinction entre la fonction scientifique et la fonction normative de la théorie de la valeur nous permet de relier entre elles les quatre théories de la valeur de Smith au lieu d'y voir des théories contradictoires. La

critique en est aussi éclairée. La théorie de la valeur-commande-de-travail ferait ainsi le pont entre la valeur-travail incorporé et la valeur-coût de production de la façon suivante.

La valeur-travail-incorporé de Locke et de Hume serait valable de droit dans toutes les sociétés, primitives et modernes. Dans les sociétés primitives, elle vaut aussi comme explication des prix ; la répartition des fruits du travail dans les faits coïncide donc avec le droit. Cela s'exprime par le fait que le prix de vente d'un objet permet d'acheter ou commander exactement le travail mis dans l'objet.

Puisque cet état bienheureux n'existe plus, il faut quand même garder le droit malgré les changements dans l'industrie. Par le droit à la propriété privée, le possédant de la terre et des ressources peut désormais exiger une rente et le capitaliste, un profit, qui entrent dans le prix d'un produit. La rente et le profit servent primitivement à l'entretien de la terre, des bâtiments, machines et outils, au maintien d'un stock de semences ou matières premières et de denrées, donc, à l'entretien et la commande de travail. Ainsi, lorsque le prix de vente est égal au coût de production, qui inclut les paiements en salaires, profits et rentes, ce prix de vente égal au coût de production est aussi égal à la commande de travail dans l'économie, si la pression de la concurrence est suffisamment forte. Alors, la valeur au coût de production permettrait d'expliquer certains faits dans une économie moderne tout en les traduisant en des termes qui permettent de les rapporter à une commande de travail et, par là, au droit exprimé en valeur-travail. Une hypothèse factuelle de Smith serait que les prix tournent autour du coût de production, dans l'Angleterre de son temps.

Si le prix du marché excède le coût de production, il y a déséquilibre entre travail incorporé et travail commandé. Sous la pression de la demande, par une mode subite ou un accroissement de population, s'introduit un effet de rareté qui gonfle les prix d'une façon artificielle. Ce gonflement peut aussi venir d'ententes ou de monopoles, choses néfastes pour la rémunération du travail. De même que nous ramenons les prix courants en prix constants pour voir s'il y a eu augmentation ou non de la richesse réelle et de combien, de même aussi Smith a parfaitement le droit de chercher derrière les prix une commande réelle de travail. Avec des méthodes suffisamment rigoureuses, il peut faire de la science tout comme ceux qui définissent l'or ou l'investissement ou la technologie comme sources de richesse et élaborent des modèles à partir de là.

Sa définition du système et son découpage de la réalité peuvent être considérés à la fois comme des instruments en vue d'un système normatif de rémunération du travail et comme hypothèse factuelle à vérifier que la commande de travail est la source par excellence d'opulence future. Même s'il est prouvé que Smith avait tort sur le plan des faits,

que réduire les prix aux coûts de production n'est pas exact ni n'amène nécessairement la plus grande opulence, on peut toujours continuer à faire une autre sorte de science positive dans laquelle la différence entre les coûts de production de Smith et les prix du marché est une donnée empirique qu'on analyse pour en voir les effets sur la répartition. Ceci demeurerait scientifique, que l'on veuille ou non utiliser ensuite les résultats pour rémunérer le travail selon l'éthique de la valeur-travail.

Voilà donc l'imbrication complexe des hypothèses de faits et des hypothèses normatives de définition, de choix de la réalité étudiée, d'éthique sociale, que l'on peut démêler dans le système de Smith.

On ne peut s'en tirer à moins avec le système de Marx. Parmi les erreurs que Marx dénombre chez Smith, il faut distinguer les erreurs de logique dans des déductions à partir de diverses hypothèses positives ou propositions normatives, apprécier jusqu'où certaines propositions peuvent être dites vraiment smithiennes, voir enfin quelles propositions portent sur des questions de faits. Marx présente plusieurs de ces erreurs comme des erreurs de nature scientifique dont l'idéologie bourgeoise est responsable chez son auteur.

Cette difficulté de distinguer le positif du normatif, comme Hume nous conseillerait de faire, se retrouve dans le système même de Marx. On répugne souvent à admettre la présence de jugements de valeur à côté d'hypothèses portant sur des faits dans l'œuvre de Marx ; on craint qu'il apparaisse ainsi moins scientifique selon les normes du vingtième siècle. Les opposants de Marx ne se donnent-ils pas pour excuse de ne pas le lire que Marx fait des jugements de valeur alors qu'eux sont des économistes scientifiques ? En réalité, il s'agit, comme dans le cas de Smith et dans son sillage, d'un autre genre d'économie politique mais évidemment beaucoup plus explicite sur la nécessité des réformes du système, d'où l'importance de l'aspect normatif.

Le point important que je désire souligner est qu'il peut exister chez ces deux auteurs deux points de vue. Le premier tire les implications de propositions normatives sur l'appareil économique. Le second développe, tantôt un modèle de la plus grande efficacité économique en contraste avec le premier point de vue, tantôt une synthèse entre le point de vue normatif et celui de la plus grande efficacité compatible avec cette vision normative. Beaucoup d'incohérences viennent de nos efforts pour tout ramener à une seule de ces trois visions.

Gérard R. PELLETIER,
Université de Sherbrooke.